



TOUS FOUS?!
Parler autrement
de la santé mentale

Avec ce numéro, vous recevez une brochure de la Fondation roi Baudouin. Plus d'explications en page 11

DOSSIER

JOURNALISTES FEMMES : LEUR CARRIÈRE, LEURS GALÈRES

La grande enquête de l'AJP sur les femmes dans le journalisme livre ses résultats. Elle révèle la persistance d'inégalités de genre, la prégnance du sexisme dans les rédactions, le harcèlement et la souffrance au travail.

Interroger frontalement la place des femmes dans le journalisme aujourd'hui en Fédération Wallonie-Bruxelles par le biais d'une large enquête inédite, auprès des femmes et hommes journalistes mais aussi des employeurs, voilà le chantier que l'AJP a mené pendant un an avec trois chercheuses issues de l'ULB et de l'UMons. Le matériau, recueilli par le biais de focus groupes, d'interviews individuels, puis par questionnaire, est très riche (plus de 200 pages de rapport). Et interpellant, comme on le lira dans notre dossier du mois. Notre enquête visait à mettre à plat les principaux enjeux auxquels sont confrontées les femmes dans l'exercice de l'activité journalistique, au travers de leurs conditions d'emploi et de travail, de la construction de leur carrière (de l'insertion à la promotion), de la conciliation de leur rôle de femme, de conjointe, de mère et de journaliste. Il permet de mieux comprendre ce qui peut entraver la poursuite du métier de journaliste, particulièrement quand on est une femme.

Comprendre les enjeux, poser un diagnostic des disparités et inégalités, mais aussi proposer des mesures et des actions à l'intention des acteurs médiatiques : en 2019 et 2020, l'AJP mènera campagne pour davantage d'égalité dans les rédactions.

Lire notre dossier pages 4 à 8

Martine Simonis

JOURNALISTE À LA UNE

« ALLER AU-DELÀ DE L'IMAGE EN PAPIER GLACÉ »

Martine Dubuisson, cheffe adjointe du service politique au journal *Le Soir*, suit l'actualité du Palais depuis 12 ans. Scandale de la Marine, abdication du Roi, affaire Delphine Boël... des épisodes dignes de la série « *The Crown* ». Avec un décor, des acteurs, des codes, et une communication bien particuliers. Rencontre.

En septembre 2006, quand Béatrice Delvaux, rédactrice en chef du journal *Le Soir* à l'époque, lui demande de reprendre le dossier « Monarchie », Martine Dubuisson ne peut s'empêcher d'être perplexe. Journaliste au service « Monde », couvrant l'actualité européenne et l'Asie, elle s'apprête à revenir dans le service politique pour suivre l'actualité du gouvernement fédéral. Engagée en 1990, c'est dans ce service qu'elle a fait ses armes en couvrant la Flandre et les questions communautaires. « Au début,

je n'étais pas plus tentée que cela, confie la journaliste. Elle a insisté. J'ai réfléchi. » L'évolution institutionnelle du pays s'accélère avec, à l'horizon, les élections fédérales du 10 juin 2007. « *Nous allions aussi vers une évolution de l'institution monarchique. Etant journaliste politique, il y avait un sujet. Ce sont deux mondes qui évoluent en parallèle. Je me suis donc lancée.* » Martine Dubuisson sourit, puis reprend : « *Et en fait, cela m'a passionnée.* »

Suite en page 12.

Bastien Pechon



Martine Dubuisson suit l'actualité du Palais depuis 12 ans. Photo Bastien Pechon.

N°209

SOMMAIRE

02 Social : *L'Avenir* vote le plan social. Mais après ? \ 03 RTBF : *Inside* lève un coin du voile sur les coulisses de l'info \ 08 FIJ : deux tiers de femmes journalistes victimes de harcèlement sexiste en ligne \ 09 Emploi : *LN24*, la chaîne d'info en continu, recrute \ 10 Numérique : l'UCLouvain lance le Mill pour l'innovation médiatique \

JOURNALISTES FEMMES : LEUR CARRIÈRE, LEURS GALÈRES

« *Etre femme et journaliste en Belgique francophone* ». Florence Le Cam (ULB), Manon Libert (UMons) et Lise Ménalque (ULB) ont mené à la demande de l'AJP une large étude sur les femmes journalistes en Fédération Wallonie-Bruxelles. Elles sont allées à la rencontre de journalistes (hommes et femmes) en activité, de femmes journalistes qui ont quitté la profession et d'employeurs du secteur. Ces entretiens ont été suivis par un questionnaire d'enquête envoyé à tous les journalistes professionnels ou stagiaires. Nous publions des extraits de synthèse de cette étude, disponible en version intégrale sur www.ajp.be/journalistesfemmes.

Dossier coordonné par Martine Simonis

LA PREUVE PAR LES CHIFFRES ?

En Belgique francophone, les femmes ne forment que **35 % de l'effectif** journalistique (agrées et stagiaires). La progression est réelle mais bien plus lente que dans d'autres pays européens (France : 47 % en 2018). Parmi les journalistes les plus jeunes, la parité est quasi atteinte. Ensuite, l'écart se creuse dès 30 ans et la présence des femmes chute fortement après 40 ans. Au-delà de 55 ans, on ne compte plus que 20 % de femmes. Deux explications à ce phénomène : soit les femmes ont intégré très tardivement les rédactions en FWB, soit elles ont tendance à quitter la profession plus tôt que les hommes. On lira plus loin pourquoi elles changent de métier. La féminisation est très différente dans les différents secteurs médiatiques : la presse quotidienne est moins féminisée (30 %) que les agences (36 %), l'audiovisuel (37 %) ou les magazines (42,5 %). Il y a des disparités entre les hommes et les femmes quant à leur **situation familiale** : si presque la moitié des hommes (49 %) vivent en couple avec enfants, ce n'est le cas que pour 38 % des femmes. Elles sont, par ailleurs, plus nombreuses à vivre seules sans enfant (27 % des femmes, contre 19 % des hommes).

Notons également que 40 % des femmes n'ont pas d'enfant, pour seulement un quart des hommes (24 %). Ces différences s'expliquent, en partie, par le fait que les répondantes sont globalement plus jeunes que les répondants. Toutefois, cela ne peut constituer la seule explication, car dans chacune des tranches d'âge, les femmes journalistes sont plus nombreuses à ne pas avoir d'enfant que les hommes.

Les femmes journalistes sont **davantage diplômées** que leurs confrères, dans toutes les tranches d'âge. Mais elles sont sous représentées dans les catégories hiérarchiques supérieures. A priori, l'enquête ne fait pas apparaître de différences majeures entre les hommes et les femmes pour ce qui concerne les **statuts sociaux** (salarie/indépendant) et les types de contrat (Interim/CDD/CDI). Mais une analyse plus fine des résultats montre qu'en presse quotidienne p. ex., 58 % des femmes ont un CDI pour 70 % des hommes, une disparité que l'on ne retrouve pas dans l'audiovisuel. Le **temps partiel** concerne davantage les femmes (22 %) que les hommes (9 %).

Certaines rubriques ou **spécialisations** présentent également de grandes différences

selon le genre : ainsi le sport, où seules 6 % des répondantes ont indiqué y être spécialisées, contre 33 % des hommes journalistes. Ou la politique (18 % des femmes, 30 % des hommes). Par contre, les femmes indiquent beaucoup plus souvent que les hommes être spécialisées dans les rubriques lifestyle (17 % des femmes, contre 5 % des hommes), ou encore santé, environnement et société.

Les journalistes exerçant à temps plein disent travailler en moyenne **44 heures par semaine**. 62 % des répondant.e.s ont indiqué que leur temps de travail est généralement variable. Le temps de travail moyen déclaré est similaire pour les hommes et les femmes. L'enquête ne montre pas non plus de différences hommes/femmes pour les **horaires atypiques**, très fréquents dans la profession : 1 % des répondant.e.s ont déclaré travailler très tôt le matin, avant 07h00, et 29 % le feraient de



FICHE TECHNIQUE

Un processus en quatre étapes

L'étude, réalisée sur l'espace d'une année, a nécessité un croisement de plusieurs terrains. Cinq focus groupes ont été réalisés entre novembre 2017 et juin 2018 : trois auprès de femmes journalistes et deux auprès d'hommes journalistes. Cela a permis de faire émerger, pour certains des thèmes abordés, des résultats différents selon le genre. Au total, 19 journalistes ont été interrogés.

Quinze femmes ayant quitté le journalisme ont accepté de répondre à des entretiens individuels approfondis pour tenter de comprendre pourquoi les femmes quitteraient plus massivement que les hommes le monde du journalisme belge francophone.

Onze entretiens ont été menés avec des représentants de directions de dix médias généralistes francophones. L'objectif étant de donner la parole aux personnes au sein des directions des médias qui sont amenées à gérer les carrières et les relations avec les journalistes.

Un questionnaire a été diffusé en septembre-octobre 2018 auprès de l'ensemble des journalistes professionnels et stagiaires, issus de médias généralistes comme spécialisés. Il a recueilli 507 réponses (soit 21% de taux de réponse).

DIVERSITÉ A



Dessin : Cécile Bertrand.

« En tout cas, c'est un monde dans lequel les hommes s'adaptent plus facilement que les femmes. J'en suis persuadé. Je suis persuadé aussi que, comme dans le journalisme, il existe la duplication des managers entre les hommes. »
(Un employeur)



La rédaction du *Journal des débats* en 1889 vue par Jean Béraud.

temps en temps. La moitié des répondant.e.s (5%) disent travailler toujours ou presque en soirée, après 18h, et 42% de temps en temps. Enfin, presque un tiers d'entre eux.elles (31%) affirment travailler les week-ends et les jours fériés ; 59% le feraient de temps en temps. Quant au **différentiel salarial**, il est réel et important : les deux classes de revenus les plus représentées pour les femmes s'étendent de 1 750 à 2 249 € nets par mois, tandis que pour les hommes, il s'agit de la classe la plus élevée, celle des revenus supérieurs à 3 000 euros nets. 42% des répondantes gagnent moins de 2 000 euros nets, contre 19% des hommes. Le revenu moyen des femmes est proche de 2 120 euros nets (revenu médian = 2 125 euros) ; il s'élève environ à 2 464 euros pour les hommes (revenu médian = 2 375 euros), soit 16% de plus que les femmes. L'écart entre les revenus médians est moins élevé : il est de 12%.

Les femmes présentent une **durée de carrière** plus courte que les hommes puisque leur ancienneté moyenne est de 17 ans (médiane=14 ans) alors qu'elle est de 22 ans pour les hommes (médiane=22 ans). Les femmes sont, par ailleurs, moins nombreuses (40%) que les hommes (55%) à avoir reçu une **promotion** (financière et/ou hiérarchique) durant leur carrière, et ceci se vérifie pour toutes les tranches d'âge, et davantage dans les secteurs de la presse écrite et des agences que dans l'audiovisuel. Enfin, les femmes sont bien plus nombreuses

que les hommes à déclarer avoir déjà été confrontées à des formes de **discrimination** et/ou d'**intimidation** dans le cadre de leur métier, et la plupart du temps, en raison de leur genre.

Voilà pour certains des chiffres, dont d'autres sont à lire dans le rapport in extenso [R : pp. 19 à 43]. Mais l'intérêt de l'étude est de dépasser les statistiques en allant directement à la rencontre de ceux et celles qui pratiquent le métier, de femmes qui l'ont pratiqué puis quitté, et des dirigeants des rédactions.

DU CÔTÉ DES EMPLOYEURS : DES PROBLÈMES ?... QUELS PROBLÈMES ?

Le discours des employeurs ([R : pp. 130 – 164] - tous sont des hommes, vu la structure actuelle des directions des médias) oscille constamment entre des postures différentes qui **reconnaissent l'importance du genre** et les difficultés à être femme dans le journalisme ; tout en développant une **vision essentialiste de leurs employées féminines** quant à leur émotivité, leur charge mentale, la nécessité qu'elles ont de déployer plus d'énergie dans la conciliation de leur vie professionnelle et de leur vie privée, et les difficultés qu'elles ont à évoluer dans leur carrière (de leur propre fait comme de celui des directions).

L'indifférenciation se manifeste par des conceptions qui seraient révélatrices d'une conception égalitariste : le genre ne jouerait pas dans les embauches et très rarement dans la progression hiérarchique lorsqu'elle est voulue, les compétences ne seraient pas distinctes, les différences entre journalistes relèveraient de la personnalité et du caractère, et il est difficile pour tout le monde de gérer ensemble le travail et la famille. Ces constats énoncés par la plupart des directions justifieraient l'inexistence de politiques managériales de rééquilibrage des genres et seraient d'ailleurs marqués par l'histoire des directions de médias francophones qui ont vu ces dernières décennies des femmes accéder à des postes dirigeants.

Dans le même temps, et cela marque cet entrelacement constant, les responsables de rédaction reconnaissent la charge mentale et familiale que les femmes doivent gérer plus que leurs collègues masculins. Certains d'entre eux estiment qu'ils vivent et évoluent dans un monde médiatique de 'testostérone', ce qu'ils critiquent parfois, assument souvent. Enfin, les discours essentialistes sur les femmes ont tendance à renforcer cette différenciation : les femmes seraient ainsi plus à l'aise dans certaines rubriques, développeraient des approches plus émotionnelles, et pour certains seraient plus faciles à convaincre et à diriger.

Par ailleurs, les directions des rédactions déploient un discours constant de justifications des pressions organisationnelles : celles-ci sont liées à la dureté du milieu médiatique, aux rapports entre collègues dans une rédaction (en terme de compétition par exemple), aux conditions économiques qui entraînent de fait des situations de précarité, aux différences dans les capacités de résistance aux pressions managériales ; et à l'hypothèse énoncée par plusieurs que la hiérarchie, souvent masculine des médias, contribuerait à une reproduction masculine (des modes de nomination, des manières de faire).

HOMME / FEMME

engageons
journaliste

qui
travaille
comme un
mec ?



lelebertrand

HOMMES ET FEMMES JOURNALISTES S'EXPRIMENT SUR LEUR CAR

P our comprendre les raisons pour lesquelles le groupe des journalistes belges est si déséquilibré du point de vue de la représentation des genres, l'enquête les interroge (lire l'intégralité [R : pp. 44-86]), hommes et femmes, d'âges et de parcours différents, sur leur vie vécue, ressentie et 'à vivre' de journalistes. Plusieurs focus groupes (d'hommes, de femmes, d'ancienneté et âge différents) ont permis de faire saillir plusieurs éléments transversaux, qu'aucune enquête n'avait mis au jour : la charge mentale ressentie, la naturalisation des assignations genrées, le silence des femmes et enfin, l'anticipation des situations. Extraits.

CHARGE MENTALE ET TABOU DE LA MATERNITÉ

La **charge mentale** a été un point majeur des discussions. Elle est de trois ordres : relative au rôle de mère, à la vie personnelle, et au travail. Les journalistes ont collectivement reconnu qu'un regard social pèse lourdement sur les parents, et notamment sur les mères. Cela aboutit parfois à une forme de culpabilisation sociale liée au poids culturel des imaginaires des rôles dévolus à chacun. Ainsi, une femme au travail est encore parfois considérée comme ambitieuse, privilégiant sa carrière plutôt que sa famille. Les représentations sociales de la maternité et de la paternité tendent par ailleurs à renforcer ces traits. Et pour autant, les femmes journalistes expriment ces envies de maternité et de **conciliation de la vie familiale et professionnelle**. Elles estiment devoir faire des choix, connaissent les conséquences que ceux-ci peuvent avoir sur leur carrière et les anticipent même parfois. La charge est aussi personnelle. Les **difficultés de couple** (s'imaginer en couple et le vivre, se séparer parfois) ont aussi constitué un nœud des discussions. Les femmes journalistes reviennent régulièrement sur les difficultés rencontrées dans la **gestion quotidienne des tâches**, dans la répartition de celles-ci au sein de la structure familiale, mais aussi sur les disparités salariales ou bien sur le fait qu'étant précaires, elles doivent compter sur un soutien financier de leur conjoint ou de leur famille. Certains des hommes des focus sont aussi confrontés à ces paramètres, mais ils semblent les ressentir moins fortement. Par contre, la question des loisirs, des cercles amicaux, de la

vie hors du métier est une préoccupation de tous. **L'envahissement du métier** sur les sphères non professionnelles de la vie peut ainsi poser souci. Enfin, la charge mentale est aussi alourdie parfois par le contexte professionnel. Les conditions d'emploi et de travail s'inscrivent dans un environnement décrit comme peu favorable : la précarité, les difficultés à s'insérer puis se stabiliser dans le métier, les perspectives d'évolution de carrières sont des préoccupations majeures. Celles-ci se conjuguent, par ailleurs, avec des environnements de travail qui sont parfois pesants : pression

au présentisme, sensation de culpabilité par rapport au regard de la rédaction, sensation de devoir prouver ses compétences, son investissement. Hommes et femmes l'évoquent et détaillent leur rapport au travail et les difficultés qu'elles rencontrent à gérer ce « métier-passion ». Enfin, un élément reconnu par les journalistes des deux sexes renvoie aux difficultés de progression dans la carrière. Les choix de maternité, d'éducation des enfants, de retour de congé maternité, le manque de perspective d'évolution dans des postes, hors de leurs rubriques ou dans

« Lorsqu'il y avait un problème quelconque, comme un enfant malade, je devais mentir. Il était beaucoup plus facile de dire 'je dois aller chercher la voiture au garage' que de dire 'mon compagnon ne sait pas aller chercher les enfants à la crèche aujourd'hui'. »

« Il faut des...
il faut être...
hommes son...
ment plu...



Dessin : Johan De Moor

« Sur l'aspect du sexisme ou pire, des formes de pression dans la rédaction, c'est un sujet RH. Alors ma porte est toujours ouverte ! S'il y a quelqu'un qui se comporte mal, il faut me le dire. Mais on a des structures pour ça. » (Un employeur)

« Elles ont un côté bon petit soldat, il faut bien le reconnaître. Si tu leur expliques "J'ai besoin de toi, j'ai besoin que tu le fasses", il y en a rarement une qui dit "Va te faire foutre". » (Un employeur)

RIÈRE

la hiérarchie et l'absence de valorisation interne et de reconnaissance semblent parfois miner le rapport au travail de certaines femmes.

UN MÉTIER D'HOMMES ?

Les focus groupes ont révélé de nombreux discours qui ont parfaitement intégré des stéréotypes de genre. Et c'est le cas chez les hommes comme chez les femmes.

Celles-ci ont par ailleurs parfois exprimé une certaine forme de reproduction des différences de genre : beaucoup d'échanges ont porté sur les représentations du rôle de la femme et de sa place tant comme femme que comme journaliste.

Certaines ont aussi avoué reproduire sur les plus jeunes les situations de domination ou d'imposition genrée qu'elles avaient elles-mêmes vécues. Elles racontent régulièrement des entraves rencontrées dans le monde professionnel en raison de leur genre : interactions dans les rédactions, assignation de comportements ou de caractéristiques dites féminines.

LE SILENCE ASSOUDIANT

Les femmes journalistes, lorsqu'elles racontent leurs carrières, certains choix, des difficultés dans les interactions, des frustrations face à des réflexions de collègues ou de la hiérarchie, mais aussi des formes de **sexisme** ou de **comportements inappropriés**, évoquent le silence dans lequel elles s'enferment. Ainsi, elles évoquent le fait qu'elles n'osent pas demander une augmentation, qu'elles n'osent pas toujours négocier (elles sont très peu nombreuses dans les focus à le revendiquer), demander des promotions. Elles craignent ou critiquent le fait alors d'être présentées comme

« Le premier jour où je suis arrivée, première question d'un journaliste que je croise : ' Ah tu es là ? ' Je réponds 'oui, j'ai un contrat' et il me dit 'Tu as couché avec qui ? ' »

des « féministes à poils » (en référence au fait de ne pas se raser et d'être considérée comme revendicative). Un silence encore plus lourd pèse par ailleurs sur les dérapages ou les violences qu'elles peuvent subir en tant

que femmes. Elles racontent ne pas avoir réagi, ne pas avoir su vers qui se tourner.

LES FEMMES VIEILLISSENT-ELLES MAL DANS LE MÉTIER ?

La grossesse, les enfants, les difficultés financières, la crainte de mal vieillir dans le métier sont des éléments qui structurent les choix de carrières des femmes, et ce de façon plus prégnante que leurs collègues masculins. Ces **anticipations** sont parfois même des stratégies de **contournement** avant même d'avoir vécu la situation. Elles constituent parfois un frein pour la journaliste, voire même un plafond ou un mur qu'elles se construisent elles-mêmes.

La crainte d'avoir fait le tour, de s'ennuyer est commune pour les hommes et les femmes. Sont communes aussi dans les discours les difficultés dans les stratégies d'insertion et de stabilisation de la carrière. Mais tou.te.s reconnaissent que les journalistes masculins ont parfois plus de facilités. Malgré des ressentis relativement identiques concernant les difficultés liées aux horaires, au temps de travail et parfois à l'insécurité de l'emploi, les répondants hommes n'ont pas ou peu exprimé de charge mentale liée à la parentalité. Ils ressentent peu de pression, peu de culpabilisation sociale. Enfin, ils reconnaissent, et pour certains, revendiquent, que l'environnement médiatique est un **monde masculin** au sein duquel ils ont le sentiment que les femmes doivent davantage prouver leurs compétences et qu'elles doivent gérer des formes de paternalisme qui définissent certaines modalités de gestion des rédactions.

« Une rubrique se libérait dans un magazine et le rédac'chef m'a invitée à déjeuner, il m'a fait des avances auxquelles je n'ai pas répondu. Je n'ai pas eu le job. Il l'a donné à la stagiaire qui était là depuis quelques semaines... Cela faisait deux ans que je travaillais comme freelance pour ce magazine ».

POURQUOI ELLES ONT QUITTÉ LE MÉTIER...

Décider de quitter le journalisme relève d'un long parcours. Jusque-là, les motifs généralement évoqués étaient le souhait de fonder une famille ou l'attrait des métiers de la communication. Mais la parole des 15 femmes interrogées qui ont volontairement quitté la profession met au jour d'autres motivations [R : 85 – 127]. Extraits.

Les causes de ces départs sont évidemment multiples, selon les trajectoires, les carrières et les personnalités des anciennes journalistes rencontrées, mais elles sont aussi très diverses et touchent : les conditions économiques et de carrières insatisfaisantes ; les conditions de travail et de relations au travail compliquées, voire sources d'inconfort (en terme de reconnaissance, comme de sexisme); une conjugaison difficile, voire douloureuse, des rôles de mère et de professionnelle.

Finalement, cinq constats pragmatiques ressortent très clairement de l'analyse des entretiens des anciennes journalistes.

Tout d'abord, la **précarité envahissante** est ressentie par toutes, mais elles sont nombreuses à estimer que les contrats à durée déterminée ou indéterminée seraient davantage accordés aux hommes qu'aux journalistes femmes (les résultats chiffrés de l'enquête ne montraient pas, à première vue, de disparités concernant les contrats, mais cela dépendait notamment des secteurs professionnels). Cette précarité est ressentie aussi dans certaines **anticipations de leur futur**, notamment sur la question d'avoir un enfant ou non.

Elles évoquent la peur de perdre leur emploi ou de ne plus le retrouver tel quel en revenant après une grossesse (des dossiers qui auraient été redistribués, etc.). En plus de la crainte de « ne plus être à la hauteur », cette peur renvoie à une réalité économique pour celles qui ne peuvent pas se permettre par exemple de « perdre des piges ». Au-delà de la **maternité**, le **rôle de mère** peut lui aussi être présenté

« Si je n'arrive déjà pas à payer juste pour vivre tout court, comment je peux envisager des projets d'une manière ou d'une autre ? Même juste partir en vacances à deux, je n'arrivais pas à l'imaginer... »

Suite en page 8

Suite de la page 7

comme problématique chez les indépendantes, notamment dans l'adéquation entre le fait d'avoir un enfant et de gérer ses différents contrats, par exemple. Enfin, l'autonomie financière qu'elles souhaitent acquérir et les perspectives incertaines de stabilité jouent fortement dans le constat de précarité envahissante ressenti par les répondantes. Cette précarité alliée à l'envie de fonder une famille forme un premier cocktail puissant pour favoriser les départs du journalisme.

L'**insatisfaction** des conditions de travail constitue le deuxième constat transversal. Les répondantes évoquent d'abord une charge mentale importante liée à l'articulation entre les horaires professionnels et ceux liés à la vie de famille. La dimension domestique est un facteur central dans leurs discours : l'organisation du quotidien, des enfants, de la famille, de l'anticipation des horaires, des congés, des courses, etc. Elles soulignent ensuite la pression liée à la temporalité des conditions de production : travailler toujours plus vite, avoir moins de temps, sentir que la qualité du travail en souffre. Elles évoquent par ailleurs l'inadéquation qu'elles ressentent avec les valeurs journalistiques symboliques de liberté, de qualités de l'information et du travail, du bonheur des voyages, etc. Certaines sont parties, car elles ressentaient vraiment un décalage entre ce qu'elles avaient espéré du métier et ce qu'elles vivaient en le faisant. Il s'agit plus globalement d'une **perte de sens** : les anciennes journalistes ne rencontraient pas les attentes qu'elles avaient anticipées en souhaitant devenir journalistes.

Le troisième point concerne le **manque de valorisation** de la part des hiérarchies des entreprises pour lesquelles elles travaillaient, mais aussi la structure organisationnelle en elle-même. Concrètement, il s'agit de sensations d'un horizon professionnel bouché, empreint d'immobilisme, de reconnaissance faible, voire nulle, d'un ressenti de pression de la part de la concurrence, mais aussi d'un management non accompagnant voire dénigrant à leur égard.

Le quatrième constat renvoie bien souvent à l'ambiance des rédactions. Certains comportements de **sexisme, de paternalisme et de machisme**, voire de **harcèlement**, ont été évoqués et détaillés. En réaction, elles sont nombreuses à s'être murées dans le silence ou à avoir été confrontées au silence des autres. Or, les diverses formes de souffrance au travail sont bien souvent une cause de départ de l'entreprise, voire un élément qui pousse à définitivement changer de carrières.

Enfin, le dernier constat transversal pointe les conséquences physiques et mentales d'une carrière de journaliste. **Maladies, stress anormal, épuisement** moral et professionnel menant au burn-out ont été vécus par quelques anciennes femmes journalistes. Cet état de fait semble lui aussi peu pris en compte dans les organisations ; les employé.e.s étant alors laissé.e.s relativement seul.e.s. Et c'est alors le médecin qui prend les premières décisions de mise à distance avec le travail, avant parfois d'accompagner mentalement le changement de carrière.

ET MAINTENANT, QUE FAIT-ON ?

Les interviews et focus groupes ont été suivis d'un questionnaire d'enquête auquel 507 journalistes ont répondu. Ce questionnaire visait à explorer et compléter les pistes explicatives qui ont émergé des entretiens. Il a interrogé le sexisme, le paternalisme, les discriminations et les inégalités de traitement. Ainsi 53,5 % des femmes journalistes déclarent avoir été l'objet de harcèlement ou d'agression - et 11 % de harcèlement sexuel (0 % pour les hommes). Les témoignages des situations vécues sont glaçants. Cette deuxième partie de notre enquête sera publiée dans le prochain numéro de *Journalistes*, en janvier, en introduction de la campagne que l'AJP va mener en 2019 pour l'égalité hommes/femmes dans les rédactions. Pour celles et ceux d'entre vous qui seraient curieux d'en savoir plus, rendez vous déjà sur www.ajp.be/journalistesfemmes.

FIJ

DEUX TIERS DES FEMMES JOURNALISTES VICTIMES DE HARCÈLEMENT SEXISTE EN LIGNE

Les attaques sexistes en ligne sont une autre difficulté que doivent affronter les femmes journalistes. Une enquête de la Fédération internationale des journalistes (FIJ) montre que 66 % des femmes journalistes qui ont été victimes de harcèlement en ligne ont souffert d'attaques sexistes.

Le cyberharcèlement touche à la fois les hommes et les femmes journalistes. Néanmoins, les résultats initiaux provenant de l'enquête de la FIJ montrent que le harcèlement en ligne touche gravement les femmes journalistes, puisque deux tiers d'entre elles sont concernées, provoquant, entre autres effets, des traumatismes psychologiques et conduisant à l'autocensure.

Ces nouvelles données révèlent que le cyberharcèlement dirigé vers les femmes journalistes est principalement basé sur leur appartenance de genre : insultes sexistes, humiliations fondées sur leur apparence physique et menaces de viols, alors que le harcèlement en ligne dont souffrent les hommes ne recouvre pas cet aspect.

48 % des femmes qui ont répondu au questionnaire confirment qu'elles ont reçu des insultes sexistes et 46 % d'entre elles disent avoir reçu des commentaires dévalorisant leur travail en raison de leur sexe. De plus, 22 % des femmes journalistes ont reçu des images obscènes de personnes anonymes et 14 % des menaces de viol.

La journaliste et autrice Myriam Leroy a par exemple reçu « des insultes et des menaces de viol par milliers, des menaces de mort par centaines. Le tout, toujours, à connotation sexuelle ».

IMPUNITÉ

Une autre conclusion alarmante de l'enquête montre qu'une grande majorité de ces attaques sont restées impunies. Seulement la moitié des victimes de cyberharcèlement ont signalé ces attaques à la direction de leur média, à leur syndicat ou à la police, et dans deux cas sur trois, il n'y a été donné aucune suite.

De plus, 75 % des femmes journalistes sujettes au harcèlement en ligne, mais qui n'ont pas signalé

ces attaques, ne l'ont pas fait car elles estimaient que cela n'allait pas faire de différence, tandis que 23 % ne voulaient pas que cela affecte leur travail. Il est inquiétant que les femmes journalistes s'habituent à faire face au cyberharcèlement par elles-mêmes et estiment ces situations comme "communes".

AUTOCENSURE

Un des objectifs des harceleurs est de réduire les journalistes au silence. 38 % des femmes qui ont été sujettes au harcèlement en ligne admettent aujourd'hui s'autocensurer. Non seulement c'est un sérieux problème pour les victimes, mais c'en est un pour la société toute entière : le droit fondamental qu'est la liberté d'information est menacé quand les journalistes s'autocensurent.

Dans le même temps, la violence en ligne a un impact psychologique. La majorité des femmes qui ont répondu avoir été victimes de cyberharcèlement disent que ces attaques ont eu des effets psychologiques sur elles, comme l'anxiété, la peur ou le stress (63 %). La journaliste Florence Hainaut a souffert de cette peur : « (...) Le type était de plus en plus inquiétant, j'avais peur. A l'époque je me levais à 2h30 du matin pour aller bosser. Pendant plusieurs semaines, je suis sortie de chez moi avec un couteau ».

La FEJ demande « que les lois existantes soient renforcées et que, lorsque cela s'avère nécessaire, de nouvelles lois s'adaptant à l'ère digitale soient promulguées, afin de défendre les victimes du cyberharcèlement et de rendre responsables les harceleurs de leurs crimes. Elles demandent également que les employeurs prennent au sérieux les plaintes qui leur remontent, qu'ils mettent en place les procédures permettant le signalement du harcèlement et qu'ils agissent pour mettre fin aux abus ».